

Le dévisagement

Le vol de la tête de Murnau

André Roy

Numéro 173, septembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2015). Le dévisagement : le vol de la tête de Murnau. *24 images*, (173), 61–61.

Le dévisagement

LE VOL DE LA TÊTE DE MURNAU

par André Roy

C'est le 14 juillet dernier, jour de l'ouverture du festival montréalais Fantasia, qu'est tombée la nouvelle : on a volé la tête de Murnau, l'auteur de *Nosferatu le Vampire* (1922). Pourquoi juste la tête ? me suis-je dit. Il est vrai que, coupée, elle a son importance – elle est même indispensable – dans le cinéma d'horreur, fantastique, gothique, les films de fantômes¹.

Elle l'est au même titre que la forêt, la nuit, le diable, qu'un animal comme le griffon, ces artefacts naturels qui sont dans la distribution de l'espace filmique de la peur et de la hantise. Ceux-ci sont constitutifs du marché machiavélique que le réalisateur scelle avec le spectateur. Éléments de pure folie et de savoir ésotérique, ils creusent une fissure dans le confort du regardeur : ils lui font franchir les barrières de la réalité, plus même : du réalisme, pour pointer plus que jamais que notre monde est vraiment réel, LE réel. Ils peuvent – et doivent même – créer une angoisse, provoquer un traumatisme : nous sommes dans une instabilité, un trou, un néant, car la nuit et le jour, comme dans les films de F. W. Murnau, se confondent, la réalité et le rêve ne font qu'un, l'homme ne se distingue plus de l'animal. Le cinéma : l'art de notre ruine. Espaces de la métaphore, les films de fantômes nous disent que nous sommes dans la menace perpétuelle d'une attaque, en instance de disparaître et de devenir nous-mêmes des fantômes – contemplant des fantômes ! Ceux-ci ne sucent pas notre sang, mais notre regard.

Nous sommes fondamentalement impuissants face au monde, à son embrasement, à ses forces destructives. D'inconscients que nous sommes (ou qu'on nous oblige à être), grâce au film nous devenons conscients : nous vivons une expérience, nous découvrons une réalité cachée, nous sommes dans la connaissance amère du monde tel qu'il est. Conclusion : nous ne sommes que contingences, soumis à un hasard mortel. Le baiser du vampire nous le confirme : il nous contamine comme le virus propagé par l'amour, comme le péché dans la chair, le sang dans le pain, comme l'oubli de l'interdit de l'inceste. Nous ne pouvons rien, n'y pouvons rien. Autant ensorcellement que terreur, menace que péril, le film est lui aussi une infiltration, une altération, un poison.

Nous voyons une tête, que ce soit celle de Nosferatu, ou bien celle de Madame Bates, ou celles des monts Rushmore, ou celles, décapitées, de *Sleepy Hollow*, cette tête nous regarde avant tout – le gros plan n'a été inventé que pour ça, pour nous *coller* à une tête, pour susciter l'effroi, *le regard est une lame* –, le cinéma est fait pour ça : dévisager. Pour retrouver le monstre en nous. Ou : la mort en nous. Par cette tête, nous ne sommes plus protégés. Le *dévisagement* fait de nous des momies de la réalité, de ceux et celles qui n'ont plus de visage comme, justement, les momies. Ou (comme il vous



NOSFERATU LE VAMPIRE (1922)

plaira) : des morts-vivants. Nous sommes gangrenés, corrompus, pourris dans la hantise et la défaite de nos propres certitudes, et ce, à cause de nos pulsions morbides. À cause de notre volonté de regarder, car nous sommes des *incertains*. Les fantômes ont plus de présence, de chair, de consistance que nous et nous avons établi un pacte avec eux : prenez notre corps, notre esprit pour que nous puissions vivre par le cinéma. Nous voulons être leurs doubles, car les fantômes – ces êtres de l'obscurité, de ténèbres, de la solitude et du secret – ne meurent jamais. Nous, oui. Le cinéma n'est que croyance : dans le mouvement infini et douloureux de nos désirs, nous pensons qu'il pourra nous sauver. Le cinéma est un art intolérable. Pervers. Obscène. De cette scène inconnue qu'est notre âme.

Dans la salle de cinéma, nous sommes des spectateurs sans visage. Nous souffrons de notre apparence, de notre beauté ou de notre laideur, et nous voulons vérifier dans le visage à l'écran celui que nous n'avons pas. Celui défait, comme le dirait Marguerite Duras (le cinéma, c'est du sadisme). Nous avons besoin de potiches et de masques, et le cinéma nous en donne plus qu'en faire. Il nous offre de vraies aventures : la tête, les yeux. La tête en gros plan – cadrée, donc coupée, décapitée – est là pour nous faire peur, pour nous faire jouir. En elle naissent nos rires et nos pleurs. Notre connaissance du monde.

Le cinéma – comme celui de W. F. Murnau – est vraiment à l'écoute de notre désespoir. 24

1. Comme il est vrai que pour semer la terreur, elle est indispensable pour les djihadistes de l'État islamique.